ALAIN CLAUDE
SULZER

Une mesure de trop

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Jacqueline Chambon

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Le brusque silence est plus bruyant qu'un coup de cymbales. Alors qu'il est en train d'interpréter la *Sonate pour piano n° 29* de Beethoven, Marek Olsberg, pianiste de renommée mondiale, s'interrompt, ferme le piano, se lève et quitte l'estrade sur ces mots : « C'est tout. » Ce geste inouï ne va pas seulement ouvrir des perspectives inattendues dans la carrière bien rodée d'Olsberg, il va aussi bouleverser la vie des autres personnages venus assister au concert. Ainsi Esther, en rentrant chez elle plus tôt que prévu, découvre que son mari mène une double vie et que derrière le respectable chirurgien un peu guindé se cache un cochon lubrique. Astrid, la fidèle secrétaire qui a consacré sa vie au grand musicien, voit disparaître sa raison de vivre. Des existences vont être bousculées, des secrets révélés, des intimités trahies.

Alain Claude Sulzer dévoile ici la labilité des consciences que cache la fausse sécurité de vies en apparence bien rangées. Une comédie cruelle et légère sur les étranges retournements du destin, sur le hasard et sur le désir irrépressible de changement.

Extrait de la publication

ALAIN CLAUDE SULZER

Alain Claude Sulzer est né en 1953 à Riehen près de Bâle, où il vit. Un garçon parfait *(Jacqueline Chambon, 2008) a obtenu le prix Schiller en Suisse en 2005, le prix Médicis étranger en 2008, et le prix de la Radio suisse romande en 2009.*

Également parus aux Éditions Jacqueline Chambon : Leçons particulières *(2009) et* Une autre époque *(2011).*

DU MÊME AUTEUR

UN GARÇON PARFAIT, Éditions Jacqueline Chambon, 2008.
LEÇONS PARTICULIÈRES, Éditions Jacqueline Chambon, 2009.
UNE AUTRE ÉPOQUE, Éditions Jacqueline Chambon, 2011 ; Babel n° 1204.

Titre original :
Aus den Fugen
Éditeur original :
Verlag Galiani Berlin /
Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Cologne
© Alain Claude Sulzer, 2012

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN978-2-330-02531-1

Extrait de la publication

Alain Claude Sulzer

Une mesure de trop

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pour mon frère Francis, 1949-2010.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Marek

Olsberg n'était pas spécialement ordonné, mais il tenait l'inventaire de tous ses récitals depuis trente ans. Il savait fort bien à quoi cela servait. Tout ce qu'il notait dans les carnets désuets à couverture de toile cirée, qu'il avait achetés à Londres des décennies auparavant, faisait partie de cette vie qu'il ne partageait avec personne. Cela n'appartenait qu'à lui. Agir ainsi aurait été inutile, si cela avait eu pour but de recenser les étapes de sa longue et brillante carrière. Les fidèles employés de Heinrich & Brutus, son agence artistique depuis vingt-cinq ans, tenaient fidèlement à jour la liste des dates et des lieux où il s'était produit, de ce qui avait été programmé et de ce qu'il avait en fin de compte interprété, l'unique chose dont ils n'étaient pas informés, c'était le contenu des bis, car Olsberg ne se décidait que tardivement, souvent même seulement à la fin du programme officiel, et il ne communiquait qu'exceptionnellement ce qu'il avait choisi de jouer. Les représentants de son agence n'allaient à ses concerts

Extrait de la publication

que s'ils avaient lieu au Carnegie Hall ou bien au Musikvereinssaal à Vienne. Un coup de fil ou un courrier électronique auraient suffi pour obtenir des informations sur chaque récital qu'il avait donné au cours des dernières années, et pour faire le point, si besoin était, sur ce qu'il avait joué, quelle sonate, quelle étude ou quel cycle, dans telle ou telle ville. Non, il ne s'agissait pas d'éviter les répétitions. Il aimait parcourir ces lettres et ces chiffres comme une forêt dont il connaissait chaque arbre, des lettres et des chiffres qui ne lui paraissaient nullement aussi nus qu'ils auraient paru aux yeux d'une personne non initiée ou non concernée. Après tout, c'était lui qui était concerné, c'était pour lui que ça avait de l'importance si, le 12 juin 1979, il avait interprété la *Sonate n° 13* de Mozart ou la *Sonate n° 18* de Schubert, s'il avait, le 3 octobre 1998, interprété les *Variations Diabelli* de Beethoven ou le *Carnaval* de Schumann et s'il avait donné en guise de bis *Jésus que ma joie demeure* de Bach, une *Romance sans paroles* de Mendelssohn ou bien une *Mephisto-Valse* de Liszt. Feuilleter ses carnets à couverture de toile cirée le matin, en fredonnant sans témoin, faisait partie de ses occupations favorites. Tout ce que ces numéros d'œuvre ou d'opus classaient et désignaient irriguait son sang et l'excitait autant que la présence de quelqu'un d'autre, s'il y avait réellement eu quelqu'un. Mais il n'y avait personne.

Cela faisait des années qu'Olsberg vivait seul. Il avait cessé depuis longtemps de se demander si les

Extrait de la publication

partenaires, dont il avait fréquemment changé dans sa jeunesse et qui étaient devenus de plus en plus rares au fil du temps, avaient souffert de son caractère ou de son mode de vie. D'ailleurs, quelle différence cela faisait-il ? Le mode de vie avait-il déteint sur la personnalité ou la personnalité avait-elle favorisé le mode de vie ? Il voyageait pour ce qu'il était. Il était ce qui devait voyager. Lui et la musique. Il ne souffrait pas de vivre la valise à la main, il était heureux que sa secrétaire, Astrid Maurer, qui l'accompagnait partout, organisât tout pour lui. Elle était son agenda dévoué. Depuis l'âge de sept ans, Marek Olsberg voyageait sans fin à travers le monde, sur tous les continents.

Il dépendait bien plus de la valeur des divers Steinway et de la qualité des accordeurs de piano qu'il croisait presque tous les jours que de la faveur d'amants qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, se changeaient en êtres caractériels et même insupportables. Il était perdu sans ses pianos, il pouvait très bien vivre sans ses amants. Les pianos à queue et les hommes qui les accordaient étaient plus fiables que les amants imprévisibles et jaloux. Aucun organisateur de concert ne se serait permis de lui proposer un Steinway problématique – il ne jouait que sur des Steinway – ou de lui envoyer un accordeur incompétent, tandis que les amants qu'il avait eus lui causaient des difficultés qui ne pouvaient être surmontées en quelques gestes de la main, tendres ou fermes. Il ne le savait que trop bien. Et c'était pour cela que ce n'était pas un mal qu'ils se

Extrait de la publication

soient faits de plus en plus rares, pour finir par être complètement absents.

Ce n'était pas à lui mais à eux de se demander pour quelle raison une vie commune avec lui était impossible sur la durée. C'étaient eux qui l'avaient voulue. Lui, souvent, avait accepté sans conviction, mais à la fin, ça finissait toujours pareil. Il subissait stoïquement, jusqu'à ce que tout soit terminé. Puis il s'installait au piano et jouait. C'était, comme chacun savait, le seul endroit où personne n'avait le droit de l'importuner.

Naturellement, c'était dû à sa célébrité. Dans un premier temps, sa renommée l'avait débarrassé de problèmes dont Olsberg savait qu'ils reviendraient un jour par la petite porte. Rien n'était aussi attirant que sa célébrité, rien n'était aussi séduisant que l'affection et les ovations d'un public fou de lui. Le public l'aimait. Ils aimaient Olsberg. Mais l'auraient-ils aimé sans son public ? Pouvaient-ils durablement aimer celui dont ils allaient, tôt ou tard, exiger en retour cet amour qu'il ne pouvait, au fond, donner qu'à son piano ?

Il faut dire qu'Olsberg n'avait pas un physique qui, hors des estrades, attirait immanquablement les regards, mais plus un récital se rapprochait, plus il les attirait. Il aimantait au moment de monter sur scène. Dès qu'il commençait à jouer, il devenait le centre du monde pour ses auditeurs. Tous ceux qui l'avaient entendu dans une salle de concert s'accordaient à dire que c'était tout autre chose de le voir en *live* que de l'entendre sur un CD. Il y avait

Extrait de la publication

dans son jeu quelque chose d'imprévisible, de difficile à définir. Il semblait prendre le piano d'assaut comme une montagne, alors même que celui-ci ne lui opposait pas la moindre résistance technique. Il devait l'emporter et il l'emportait toujours, plus les morceaux étaient difficiles, plus il en venait à bout triomphalement.

Quiconque se trouvait en face d'Olsberg pouvait se rendre compte que sur scène il paraissait plus grand. Sous les étoffes nobles dont il se vêtait, il semblait bâti comme quelqu'un qui fait régulièrement de l'exercice et se nourrit sainement. Mais il ne montrait pas grand-chose de son corps, ses mains, rien de plus. Longtemps très juvénile, il semblait à présent figé dans un âge indéfinissable, et cela lui donnait quelque chose d'attirant. On ne s'apercevait pas qu'il allait avoir cinquante ans. Peu de gens savaient qu'il était célibataire, car dans l'univers de la musique classique, seuls les groupies inconditionnels s'intéressent à ce genre de détails. On pouvait facilement trouver sa date de naissance sur Internet. Ce qu'il regrettait, c'était son incapacité à limiter ses concerts à ce minimum qui suffisait aux autres pianistes.

Olsberg courait d'une date prévue à l'autre. Il avait été un enfant prodige, n'avait jamais eu qu'à se baisser pour ramasser. Il allait avoir cinquante ans dans quelques semaines et il ne voulait pas franchir ce cap sans prendre une décision. Mais il n'avait pas la moindre idée de l'aspect que celle-ci revêtirait, ni à quoi elle allait servir. C'était simplement une idée.

Extrait de la publication

Prendre une décision signifiait probablement continuer à ne pas faire demi-tour.

Sur le vol de Tokyo à Francfort, il sortit son carnet de la poche intérieure de sa veste afin de se remettre en mémoire le programme qu'il allait jouer à la Philharmonie de Berlin, dans trois jours. Deux Scarlatti, un Samuel Barber, l'opus 106 de Beethoven et les *Davidsbündlertänze* de Schumann. Le président de la République fédérale et le maire allaient assister au concert et à coup sûr quelques-uns de ses anciens amants.

Esther et Thomas

« Que va-t-il jouer ? » demanda-t-il à Esther, qui était en train de se mettre délicatement du fard à paupières. La nuance lilas était censée renforcer le vert de ses yeux qui, du moins se l'imaginait-elle, commençaient à être légèrement cachés par les paupières et faisaient de moins en moins leur effet. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer, bien entendu. Il y avait de quoi désespérer, mais pas au point de renoncer. Elle se devait cela et le devait à son entourage. Khôl et mascara. Comment empêcher qu'elle ait un jour les paupières tombantes de sa mère et des sœurs de celle-ci ? Chez sa sœur cadette, elles tombaient déjà plus que chez sa mère et ses tantes. Les gènes l'ignoreraient-ils et l'épargneraient-ils, ou bien la frapperaient-ils elle aussi, et avec d'autant moins de ménagement ?

Extrait de la publication